RÊVERIES.

LIV

LE BLESSÉ.

Je passai, l'an dernier, devant l'hospice des anciens soldats confédérés, lorsqu'une figure de connaissance frappa mon attention. C'était un homme en cheveux blancs, pourvu d'une certaine éducation et qui, dans sa jeunesse, avait tenu une place honorable parmi la bonne société.

Les blessures qu'il avait rapportées de la guerre l'avaient mis dans l'impossibilité de gagner sa vie et affligé d'une vieillesse précoce qu'il était venu—étant sans ressources—terminer dans ce refuge, très modeste Hôtel des Invalides,—fort convenable, cependant.

Il était assis sur un banc devant l'édifice et réchauffait au soleil ses rhumatismes, tout en lisant l'*Abeille*, caressé par les brises du bayou Saint-Jean.

J'allai à lui; il m'invita à m'asseoir. Après un échange de civilités, je lui demandai, en ma qualité de conteur, ce que l'on demande d'ordinaire aux vieux soldats: des souvenirs de l'armée, dont ils ne sont pas avares.

—Ma foi, me dit-il, je n'ai que l'embarras du choix. Mais comme vous écrivez plus particulièrement pour les dames, je dois donner la préférence à une histoire agrémentée d'une amourette. Je vais vous la conter tout bêtement, sans phrases; vous l'arrangerez à votre manière,—mais sans la déranger.

***

Eugène Duvernier était à la veille de son mariage lorsque éclata cette maudite guerre de la Confédération. Il était lieutenant dans la milice de l'Etat; il n'hésita pas à comprendre que son devoir l'appelait sur les champs de bataille, et vaillamment il remit à plus tard son union conjugale.

Avant de s'éloigner, il fit à sa fiancée une dernière visite. Vous pensez bien qu'à cette entrevue solennelle on ne s'amusa pas à rire; qu'on versa au contraire, forces larmes entremêlées de baisers d'adieu, et que l'on se promit des deux côtés une fidélité à toute épreuve, dont les événements se jouent quelquefois.

—Je crains que tu n'en reviennes pas, gémissait Emilie; cette perspective me remplit de terreur, me met au désespoir.

—Rassure-toi, lui répondait Eugène; tous ceux qui vont se battre ne sont pas tués.... Peut-être te reviendrai-je avec quelque blessure qui me fera perdre ton affection.

—Jamais de la vie! s'écriait la jeune femme; tu reviendrais avec les deux jambes de moins, que je te resterais fidèle.

Eugène Duvernier, qui était mon officier, me rapporta cette conversation. Je servais dans sa compagnie en qualité de caporal. J'ajoute que, dans la vie civile, nous étions des amis intimes, n'ayant pas grand chose de caché l'un pour l'autre.

On nous envoya rejoindre l'armée du Tennessee. Chemin faisant, mon lieutenant se montra atteint d'une mélancolie profonde.

—Qu'avez vous donc? lui demandais-je; je ne puis supposer que votre tristesse naisse de la perspective de vous battre....

—Nullement! J'ai volontiers fait à notre cause le sacrifice de ma vie.... Mais on voit bien que vous n'êtes pas amoureux!

—Pardon! Je l'ai été deux ou trois fois, mais pour quinze jours seulement. A l'heure actuelle, je suis libre, et si personne ne me regrette, je vous assure que je ne regrette personne,—à l'exception de mon pauvre chien de chasse qui voulait absolument me suivre. Je suis donc quitte envers tout le monde.

—Eh bien! moi, je ne saurais vous en dire autant. J'avais devant mes yeux éblouis un horizon d'existence enchantée. Je me voyais déjà l'époux de celle que j'aime depuis mon enfance. Les cloches de réjouissance allaient carillonner pour notre mariage, lorsque le canon a fait entendre sa voix funèbre.

Dès lors, adieu tout mon bonheur! Aux nuages roses se balançant dans l'azur ont succédé de sombres nuées. Les colombes d'amour ont fui devant les éperviers sillonnant l'espace avec des cris sinistres.

Au lieu d'un délicieux chez-moi, se sera l'humide gazon, si non la boue de la tente qui sera mon gîte..... Je vous parle à cœur ouvert, comme à un ami.

Et puis, quand reviendrons-nous,—si nous revenons? Les absents, d'ordinaire, ont tort. J'ai des rivaux qui sont restés chez eux et qui profiteront, sans doute, de mon éloignement pour essayer de m'évincer.

—Est-ce que votre fiancée est une Créole? interrompis-je.

—Parfaitement!

—Eh bien! je réponds d'elle!

—On voit bien que vous êtes Français.

—Je m'en flatte;.....mais pourquoi, s'il vous plaît?

—Les compliments ne vous coûtent rien.

—Aimeriez-vous mieux que je les garde pour moi, à la façon d'un Anglo-Saxon, et que je vous réponde comme lui par un simple grognement?

—Mais ce n'est pas tout, ajouta le lieutenant Duvernier. Je vais vous faire une confidence qui restera, j'espère, entre nous. Je ne confesserais cette crainte à personne. Notre ennemi est plus puissant que nous. En soldats et en argent, il a des ressources qui nous manquent. Malgré notre héroïsme, nous serons battus, parce que nous épuiserons vite nos forces....

—Peut-être bien, dis-je, mais nous ferons, dans tous les cas, notre devoir.

—Sans nul doute!

—Il y a une consolation à s'entendre dire: "Honneur au courage malheureux!"

—Je partage votre opinion.... Et maintenant que nous voilà arrivés, garde à vous et chacun à son poste!

***

Dès le lendemain, nous étions aux prises avec les Yankees, ou plutôt avec les nationalités diverses qui s'étaient ralliées sous leurs drapeaux.

Mon lieutenant se battit comme un lion. J'admirai d'autant plus sa bravoure qu'elle n'avait pas pour stimulant l'espoir de vaincre.

Le courage du soldat est généralement fait d'enthousiasme. Il voit au bout de ses exploits le triomphe, et cette conviction le soutient.

Mais être héroïque à froid, se jeter dans le péril en désespéré et par simple devoir patriotique est, à mon avis, un trait plus digne d'admiration.

En voyant mon lieutenant se précipiter à la charge avec un élan si remarquable, je pensai ou qu'il ne m'avait pas dit le fond de sa pensée, ou qu'il avait modifié son opinion. Il n'en était rien cependant, comme je l'appris plus tard.

Une balle lui traversa le bras gauche. Après un pansement sommaire pour arrêter l'hémorragie, il voulut reprendre son poste et déploya la même vigueur et le même élan qu'avant sa blessure.

—Vous devez souffrir abominablement? lui dis je.

—Un peu! mais je l'oublie; je suis trop occupé pour y arrêter mon attention.

Nous fûmes bientôt à subir une charge de cavalerie qui nous fit beaucoup de mal. Mon lieutenant, pour sa part, reçut en pleine figure un formidable coup de sabre.

Miséricorde! Je le vis tomber; je le crus mort. On le releva tout sanglant pour le porter à l'ambulance.

Le sabre lui avait crevé l'œil droit et fendu la joue, qui fut ouverte, sur toute sa surface, jusqu'à l'os.

Pauvre lieutenant! S'il en réchappait, c'était pour rester défigoré.

La fatalité, d'ailleurs, devait le poursuivre. Son bras, trop fatigué par le combat, s'enfla. La perforation de la balle prit une physionomie menaçante. Le chirurgien finit par conclure à l'amputation.

Voilà donc le malheureux jeune homme mutilé;—un œil et un bras de moins, sans compter l'horrible balafre. Il fut évacué sur l'hôpital de Richmond, où il traîna plusieurs mois.

Moi-même, dans une autre bataille, j'avais reçu une balle à l'épaule et un coup de baïonnette à la hanche qui me rendaient désormais impropre au service. J'allai rejoindre à l'hôpital mon officier.

Lorsque la cicatrisation de nos blessures se fut produite, on nous renvoya tous les deux à la Nouvelle-Orléans.

***

—Voilà, me dit en route mon lieutenant, le résultat de notre campagne. Je vous répète ce que je vous disais en allant à l'armée: les confédérés, numériquement et financièrement, sont trop faibles pour remporter définitivement la victoire.

—Cependant, vous vous êtes battu comme si vous pensiez le contraire.

—Lorsqu'on est sous les armes, c'est pour se battre. Et puis, je suis petit-fils de Français, et je tiens de ma race.

—Merci pour ma nationalité!....

Mais ce qui tourmentait le plus vivement Duvernier, c'était l'accueil que lui ferait Emilie. Il faut avouer qu'il n'était guère présentable.

—Vous pourriez dissimuler en partie vos blessures, lui dis-je. Un œil de verre et un bras artificiel remettraient les choses en excellent état.

—Vous avez raison, répondit-il; mais je dois paraître devant elle dans l'état où je suis. Au risque de perdre son affection, je veux qu'elle me voie tel qu'elle me verra plus tard dans l'intimité. C'est plus loyal et plus honnête. Je tâcherai après de réparer les avaries.

A notre arrivée, le pauvre mutilé hésita longtemps à se rendre chez sa promise. En ajournant sa visite, il restait dans l'incertitude sur l'accueil qu'il recevrait, et prolongeait ses illusions.—Pourquoi, disait-il, me hâter d'apprendre mon malheur?

Un jour, qu'il avait l'esprit encore plein de ces pensées mélancoliques, la sonnette de la porte d'entrée retentit. J'étais chez lui; j'allai ouvrir.

Deux femmes parurent; c'était *elle*, accompagnée de sa mère.

A la vue du blessé—avec sa manche vide, sa rondelle sur l'œil et sa balafre encore rouge, lui fendant le jour—la fiancée jeta un cri et s'écroula dans les bras de sa mère. Lorsqu'elle reprit ses sens, des pleurs abondants ruisselèrent sur ses jours.

—Ah! mon Dieu! s'écria-t-elle, en cachant de ses mains ses yeux; ils l'ont massacré!.....

—Hélas! oui, ma chère Emilie, gémit Duvernier, éperdument ému. Mais ne crains rien. Je te rende ta promesse. Je sais que je puis plus prétendre à ta main. A mon départ, tu m'as dit que tu me resterais fidèle, dussé-je perdre à la guerre mes deux jambes; mais cette déclaration, tu l'as faite dans l'affolement de cette heure lugubre, convaincue que je ne perdrais rien. Je ne puis exiger de toi que tu sois supérieure à l'humanité.

Je te suis profondément reconnaissant de ta visite. Reprends ta liberté. Suivons chacun notre chemin,—le tien semé de fleurs et le mien semé de ronces; moi, mutilé, seul, vieillissant dans le regret et la tristesse; toi, belle, rayonnante et adorée.

De mon ombre, traînant péniblement ma vie, je te regarderai passer en pleine lumière et je dirai à mon cœur: Tais-toi!

J'avais rêvé, à nous deux, une existence divine. Je me voyais triomphant et fier, t'ayant comme épouse à mon bras. Je me sentais, par anticipation, le plus heureux des hommes et je défiais l'avenir.....

Tout cela est tombé dans l'abîme! Tout ce mirage s'est évanoui! Pauvre mutilé, je vais chercher dans l'oubli des consolations..... Puissé-je les y trouver!

—Eh bien! non! s'écria Emilie au milieu d'une explosion d'enthousiasme; il ne faut pas oublier, il faut espérer, au contraire. Tes blessures, à première vue, ont provoqué en moi une émotion dont je n'ai pas été maîtresse; mais je les accepte; elles sont trop nobles et trop glorieuses pour me détacher de toi.

Repousser un patriote qui a fait à son pays le don de sa santé et l'offre de sa vie, ce serait me montrer indigne d'être une Créole,—indigne d'appartenir à cette population de race française pour laquelle le courage et le dévouement à la patrie sont les premières des vertus.

Après tout, je ne suis malheureuse qu'à demi: si tu étais mort, je serais restée fidèle à ton souvenir, et toujours j'aurais pensé à l'ami de mon enfance.

Oui, mon fiancé, je suis à toi, toute à toi! ajouta-t-elle; et, se jetant sur lui, elle couvrit de baisers son œil crevé et sa cicatrice.

La mère—une Créole de bonne souche—en signe d'approbation, embrassa sa fille et s'essuya les yeux.

Mon lieutenant aussi pleurait de joie. Je lui pris les mains et je lui dis tout bas: —Eh bien! avais-je tort de me porter garant pour votre admirable fiancée!

***

Eugène Duvernier mourut il y a une dizaine d'années,—vingt-cinq ans après son mariage. Il a laissé deux fils—garçons industrieux et sages—qui ont arrangé pour leur vieille mère, qu'ils idolâtrent, la plus agréable des existences.

Tous deux sont mariés. La bonne femme est plusieurs fois grand'mère. Elle partage son temps entre les deux ménages où elle est également choyée, et où elle consacre ses loisirs à l'éducation de ses petits enfants.

"N'oubliez pas, leur dit-elle souvent, le courage de votre grand'papa, son amour pour la Louisiane et sa fidélité au devoir.

"N'oubliez pas, non plus, son affection pour la France,—la patrie de nos aïeux,—et pour sa langue—cette admirable langue française—qui nous rappelle les beaux jours de notre pays, en même temps que toutes les gloires de notre race....

"Que ce parler béni soit toujours celui de vos foyers!"

FRANÇOIS TUJAGUE.

L'OPÉRA.

Où est de triste augure,
Vilain hibou de nuit
Et de laide figure,
Hululant à minuit

Rimeur de vieilleries,
Qui vas semant tes vers
Et tes niaiseries
A tort comme à travers;

Faux poète qui signes
J. G., et qui n'es rien,
Qu'un fol des plus insignes,
Ou peut-être un vaurien;

—Car toulours l'anonyme,
De par commun aveu,
N'est que le synonyme
De tout ce que l'on veut—

Quoi donc, l'autre semaine,
Lugubre, sans vertu,
D'une voix peu humaine
Et sombre, chantai-tu?

Car ton regret—ta plainte
Sur un vivant passé—
Etait une complainte,
O vieux, de trépassé.

Non, elle n'est pas morte.
Notre ville d'antan,
Et le chant qu'elle apporte
Est encore éclatant,

Et c'est un chant de France,
Vivant et solennel,
Le chant de l'espérance
Et le chant éternel.

J. G.

LA DÉFENSE

—DE—

George Sand.

[Suite.]

—Vous êtes bien heureux de contempler ce beau ciel de Paris, si bizarre, si riche en couleurs, si changeant, plus beau cent fois quand je le contemplais entre vous deux que le ciel large et embaumé des prairies. Ah! loin de ce qu'on aime il n'y a vraiment rien de beau! Ce pays que j'aimais tant jadis, où je m'enivrais de si douces rêveries, où je promenais mes quinze ans folâtres et mes dix sept ans rêveurs et inquiets, il a perdu maintenant tous ses charmes. Il n'a plus d'intérêt que dans les lieux que j'ai parcourus avec Jules. Encore, souvent, après m'y être enivrée de doux souvenirs, suis-je forcée de les fuir, parce qu'un regret amer, une impatience brûlante viennent me saisir et me torturer. Il y a une place que j'affectionne surtout. C'est un banc, placé dans un petit bois qui fait partie de mon jardin. C'est là que, pour la première fois, nos cœurs se révélèrent tout haut l'un à l'autre. C'est là que nos mains se rencontrèrent pour la première fois. C'est là aussi que plusieurs fois il vint s'asseoir, arrivant de La Châtre, tout haletant, tout fatigué, dans un jour de soleil et d'orage. Il y trouvait mon livre et mon foulard et, quand j'arrivais, il se cachait dans une allée voisine et je voyais son chapeau gris et sa canne sur le banc. Il n'y a rien de niais dans les petites choses quand on s'aime et vous ne rirez pas si je vous dis tous ces riens, n'est-ce pas, mon bon ami?

Il n'y avait pas jusqu'au lacet rouge de ce chapeau qui ne me fît tressaillir de joie. Tous ces jeunes gens, Alphonse, Gustave, etc., avaient des chapeaux gris pareils au sien, et quand ils étaient dans le salon et que je passais dans la pièce voisine, je jetais un regard sur les chapeaux. Je savais, au lacet rouge, que Jules était un des visiteurs: les autres lacets étaient bleus. Aussi je l'ai gardé comme une relique, ce petit cordon. Il y a pour moi, dans son aspect, une vie de souvenirs, d'agitations et de bonheur. Si vous saviez comme je l'aime, ce pauvre enfant! comme dès les premiers jours son regard expressif, ses manières brusques et franches, sa gaucherie timide avec moi, me donnèrent envie de le voir, de l'examiner! C'était je ne sais quel intérêt que chaque jour rendait plus vif et auquel je ne songeais pas seulement à résister. Et puis, le jour où je lui dis que je l'aimais je ne me l'étais pas encore dit à moi-même. Je le sentais et je n'en voulais pas convenir avec mon cœur et Jules l'apprit en même temps que moi même.

Je ne sais comment cela se fit. Un quart d'heure avant j'étais seule, assise sur les marches du perron tenant un livre que je ne lisais que des yeux. Mon esprit était tout absorbé par une seule pensée gracieuse, douce, ravissante, mais vague, incertaine, mystérieuse. Je voyais Jules; j'entendais sa voix; je repassais tout ce qu'il m'avait dit de lui, tout ce que j'en avais deviné, et mon cœur brûlait d'amour, sans qu'il me fût venu à l'esprit de m'y livrer ou de m'en préserver. L'avenir, le lendemain?.... je ne savais ce que c'était! Il était venu la veille, et toute ma vie était dans ce jour-là. Tout d'un coup, une voix frappe mon oreille et me fait frissonner de la tête aux pieds. Je me retourne, c'était lui. Je l'attendais si peu!.... Mais qu'est-ce que je vous conte là?.... Jules vous a conté cent fois peut-être les moindres détails de cette scène. Que les amants sont ennuyeux, n'est-ce pas?....

.....

Mes amis rougissent et baissent les yeux quand on me diffame. Ils souffrent de ne pouvoir se vanter de mon amitié. Voilà où échoue toujours la barque. J'ai assez piloté la vie, pour en connaître les bas-fonds et les écueils. L'amour-propre est dans l'amitié comme la lie est dans le vin. Nos amis nous pardonnent d'être malheureux, infirmes, ennuyeux, incommodes, ruineux, ils nous pardonnent tout, hormis d'être perdus dans l'opinion publique, car, alors, la tache retombe sur eux-mêmes et leur réputation souffre de la perte de la nôtre. Non, le courage ne va pas jusqu'à présenter l'épaule à la marque destinée à un ami. On mettrait plutôt sa tête cent fois sous le couperet de la guillotine. On donne son sang,—on ne sacrifie pas son nom—quelle bêtise!....

.....

Comprenez bien, mon cher Emile, que ma vie est liée étroitement à celle de Jules et qu'il ne peut souffrir un peu sans me faire souffrir beaucoup? Vous avez encore de l'empire sur lui, moi je n'en ai plus. Je l'ennuie et je ne peux pas lui dire que je suis malade pour le déterminer à se soigner. Ce serait un remède pire que le mal. Voyez la lettre qu'il m'écrit et voyez ma réponse. Je suis bien coupable envers lui: j'ai été cruelle, maladroite. Je lui ai reproché sa paresse quand il se portait bien: je lui reproche sa maladie à présent qu'il est malade. Je le fatigue, je l'irrite et je l'offense. Je le sens et je suis bien malheureuse! Tenez, Emile, il ne l'avoue pas, mais il y a bien longtemps que mon joug lui pèse et l'accable.... Je ne lui parlerai plus de sa santé. Hélas! et la crainte de sa santé me torture. Veillez sur lui. Ayez le courage de le contrarier, moi je ne l'ai plus. Etre repoussée par lui, l'entendre me reprocher mes soins et mes craintes, c'est trop cruel: je n'ai pas la force de lui faire du mal!

.....

C'est une horrible inquiétude, un remords affreux, mon ami, que de voir mourir dans ses bras l'être à qui on donnerait sa vie, de le sentir maigrir, s'épuiser, se tuer de jour en jour et de se dire qu'on lui donne la mort, que vos caresses sont un poison, votre amour un feu qui consume et ne ranime pas, un feu qui dévore, qui détruit et ne laisse plus que de la cendre. C'est une idée affreuse! Jules ne veut pas la comprendre. Il en rit. Il la méprise comme une terreur d'enfant, et, quand, au milieu de ses transports, elle vient me saisir et me glace, il me répond que c'est la mort qu'il envie et dont il veut mourir. Et puis, il me promet tout ce que j'exige. Il le promet lorsqu'il s'endort épuisé de fatigue. En s'éveillant, il ne s'en souvient plus.... Pendant trois mois, je l'ai vu cent fois presque évanoui dans mes bras et je lui ai résisté. Enfin, j'ai cédé à la frayeur de le tuer pour le guérir. J'ai sacrifié ma volonté, ma volonté qui est quelque chose cependant! Eh bien! aujourd'hui, je frémis de lui avoir fait encore plus de mal par mon dévouement que par ma résistance. Je le tue et les plaisirs que je lui donne sont achetés aux dépens de ses jours. Je suis sa *Peau de chagrin!*

.....

21 *mars* 1832.

Mon Jules a donc été bien malade et vous ne m'en parlez pas, vilain? C'est mal. Je suis bien tourmentée, son estomac ne se raffermit pas. Cet organe est chez lui bien délicat ou bien lésé. Avec cela, il se nourrit mal par goût, par négligence et par misère. Je n'ai pu lui envoyer un sou ce mois-ci, car mon mois a été consacré à payer Thabault et à couvrir la banqueroute de Renault. Il a manqué de tout, je parie. Il s'est nourri le matin de fromage de Roquefort ou de thé, ou de pain sec, ce qui serait moins nuisible, mais fort peu nourrissant: à votre âge on a tant besoin de manger et lui ne mange pas. Quoi que vous me disiez à cet égard, quoi que vous m'ayez dit l'autre trimestre pour me rassurer, j'ai bien vu, moi, en vivant avec lui, qu'il a un appétit fort capricieux et fort rare.... Dites-moi la vérité, eh en est-il? Ses lettres ne me rassurent pas.

.....

19 *mai* 1833.

Votre lettre m'a fait du bien, cher ami, elle me prouve que toute amitié n'est pas morte autour de moi et que je puis compter au moins sur un de ceux dont je me suis cru si tendrement aimée. Conserver un ami, un seul, c'est beaucoup et il ne faut pas se plaindre s'il en est ainsi. Ce dont je veux vous remercier surtout, c'est de ne pas avoir douté de moi, c'est de ne pas m'accuser de sottes et puériles vanités. Vous avez bien raison de croire que je vous aimerai toujours mon cher Emile. Mes amitiés nouvelles ne vont pas jusqu'à mon cœur. Ce sont des liaisons de convenance.

.....

15 *juin* 1833.

Mon ami, je viens d'écrire à M. Degrange pour lui donner congé de l'appartement de Jules et lui demander quittance des deux termes échus que je veux payer: l'appartement sera donc à ma charge jusqu'au mois de janvier 1834.

....Je reprends chez moi le reste de mes meubles. Je ferai un paquet de quelques hardes de Jules restées dans les armoires et je les ferai porter chez vous, car je désire avoir aucune entrevue, aucune relation avec lui à son retour, qui d'après les derniers mots de sa lettre, que vous m'avez montrée, me paraît *devoir* ou *pouvoir* être prochain. J'ai été trop profondément blessée des découvertes que j'ai faites sur sa conduite pour lui conserver aucun autre sentiment qu'une compassion affectueuse. Faites-lui comprendre, lors qu'il en sera besoin, que rien dans l'avenir ne peut nous rapprocher. Si cette dure commission n'était pas nécessaire, c'est-à-dire si Jules comprend de lui-même qu'il doit en être ainsi, épargnez-lui le chagrin d'apprendre qu'il a tout perdu, même mon estime. Il a sans doute perdu la sienne propre. Il est assez puni.

GEORGE SAND.

Les lettres qu'on vient de lire sont-elles l'expression d'un esprit vicieux? Dénotent-elles la nature d'un être corrompu? A cela il est, je crois, inutile de répondre. Ces lettres sont datées cependant de 1831, 1832, 1833. Maintenant quel est le fait qui amena la rupture des auteurs de *Rose et Blanche*? J'ai entendu conter à M. Edouard Grenier qu'un jour Mme Sand, désireuse de faire une surprise à Jules Sandeau, revint de Nohant à l'improviste. Mal lui en prit, elle trouva le futur auteur de *Mademoiselle de La Seiglière* dans les bras de sa blanchisseuse. Ce fut fini. Les illusions sont les ailes de l'amour—de très fragiles ailes de papillon que le moindre contact détruit.

.....

(A dimanche prochain la fin.)

LES FONDEMENTS

DE LA

CROYANCE

Célèbre en Angleterre dès son apparition (1895), le livre que M. A. J. Balfour a écrit sous ce titre nous est aujourd'hui présenté dans une traduction excellente,—véritable modèle de précision et de justesse dans le choix des termes,—qu'introduit une importante préface de M. Brunetière. C'est un maître livre, solide, nettoyé de toute banalité, riche en aperçus nouveaux, ingénieux et profonds, et, de plus, écrit avec une verve imagée qui en rend la lecture extrêmement attrayante. La préface de M. Brunetière en marque en traits saisissants le sens et la portée. Bien qu'ils appartiennent à des races, et je crois aussi à des confessions différentes, les deux penseurs qui s'accordent à défendre la religion, obéissent à des préoccupations analogues. Ils sont l'un et l'autre ce que j'appellerai des esprits *politiques*. Ce n'est pas le besoin métaphysique qui les pousse à chercher les "bases de la croyance": ce sont d'autres motifs, des motifs d'ordre pratique, je pourrais dire d'ordre actif; car, pour eux, la croyance "ne se repait point d'abstractions, mais de réalités, et tend à l'action".

De là le caractère dominant de leurs communs efforts: ils ne visent point à dresser une nouvelle apologie du christianisme, car c'est affaire aux théologiens; encore moins à établir une philosophie religieuse. M. Balfour a voulu montrer "comment, en face des tendances multiples qui se partagent notre époque, nous pouvons arriver à ramener nos croyances à une unité d'ensemble, présentant du moins une stabilité relative et provisoire". M. Brunetière a surtout souligné l'intérêt social de cette démonstration, et la nécessité d'en accepter les conséquences. Tous deux nous conduisent "en un point d'où les minimes portions d'infini qu'il nous est donné d'entrevoir nous apparaissent dans leurs véritables proportions relatives": c'est-à-dire par rapport à l'homme et à la société, par rapport à la morale et à la politique. Nous sommes très loin de la recherche de l'absolu: il s'agit bien plutôt de nous montrer quelle part nous en est nécessaire, et comment nous pouvons l'accepter.

***

Pour les "croyants," au sens mystique du mot, les bases de la croyance sont toutes trouvées: elles se ramènent à la Révélation. Pour ceux qui n'admettent pas la Révélation,—et je crois bien que c'est le cas de M. Balfour, sans quoi il n'aurait pas éprouvé le besoin d'écrire son livre—il en faut trouver d'autres. Le problème est difficile; des générations de penseurs s'y sont morfondues, et l'on connaît les arguments divers qu'ils ont amassés, depuis saint Anselme jusqu'à Chateaubriand. Ces arguments ont-ils jamais tiré du doute aucun sceptique? Je ne crois pas. On connaît beaucoup de récits de conversions fameuses; je n'en sais aucune qui ait dépendu de raisonnements, de preuves ou de syllogismes.

Dans le fait, on n'imagine pas un sceptique arraché à son scepticisme par une démonstration bien conduite de l'existence de Dieu ou de l'immortalité de l'âme; on ne se figure pas un homme amené ou ramené à la foi par des "preuves" philosophiques ou scientifiques, lesquelles ne comptent que pour ceux dont le siège est déjà fait. Tandis que l'inverse est malheureusement fréquent: il y a des gens qui ont cessé de croire parce que la philosophie ou la science s'emparait d'eux, parce qu'on les gagnait, par exemple, aux doctrines du déterminisme ou parce qu'on leur démontrait que la géologie n'est pas d'accord avec la genèse ou que Josué ne put pas arrêter le soleil. J'admets que leur foi n'était pas bien robuste: elle était cependant, et elle est morte. Comment résister à ce courant? Où trouver pour la croyance des "fondements" qui puissent braver de telles attaques? Voilà le problème.

Il va sans dire qu'il s'agit ici de la *croyance*, non de la *foi*; et ne nous pressons pas de juger que cette façon de poser le problème constitue une première concession à "l'esprit qui nie." Car enfin, si la croyance ne peut pas, comme la foi, transporter des montagnes,—du moins peut-elle contribuer à donner "de la dignité à la vie," "de la valeur à l'effort"; M. Brunetière, dans une page très belle et très nouvelle, en a démontré l'importance certaine, l'efficacité possible, rien qu'en définissant ce verbe *croire*, dont il a fait jaillir, si je puis m'exprimer ainsi, la force active: Qu'est-ce que *croire* aux choses, sinon en avoir une certitude que nous ne pouvons démontrer? Et pourquoi cette certitude serait-elle inférieure à la certitude scientifique?

"Nous *savons* que deux et deux font quatre, ou que la terre tourne autour du soleil: nous *croyons* que la vie n'a pas son objet en elle-même, et qu'il ne saurait exister de morale sans obligation. En sommes-nous cependant moins sûrs? Tout au contraire, pourrait-on dire! Et à ce propos, qui donc a fait observer qu'autant de persécutions les hommes ont courageusement subies pour ce qu'ils *croyaient*, aussi peu en ont-ils supportées pour ce qu'ils *savaient*? Aucun "martyr de la science" n'a aimé son supplice; combien de "martyrs de la religion" ont provoqué le leur! Et, dans l'usage quotidien, dans l'usage même familier de la langue, que voulons-nous dire quand nous disons que nous croyons une chose?.... Sinon qu'aux apparences rationnelles, et aux pronostics mêmes de la science, nous opposons une autre certitude, plus intérieure, dont nous ne pouvons pas déduire les raisons, mais à laquelle nous n'en accordons pas pour cela moins de confiance?"

Dépendant donc de sources tout autres que la sienne, la *croyance*, encore un coup, n'est pas la *foi*. Mais elle pourra peut-être en tenir lieu dans la direction de la vie. Et cela est important, car si la *foi* ne se démontre pas plus qu'elle ne s'acquiert et dépend du miracle de la grâce, la *croyance* peut établir ses raisons d'être, justifier jusqu'à un certain point ses postulats,—et surtout *s'imposer*.

***

Surtout *s'imposer*, dis-je. Le grand mérite de M. Balfour est de l'avoir compris. C'est là, au fond, toute sa trouvaille; et c'est cette trouvaille qui lui a permis de renouveler un thème traité tant de fois, de placer sous un jour nouveau un sujet qu'avant lui l'on a retourné dans tous les sens. Il abandonne les procédés des théologiens qui dépensent leurs forces à discuter avec les savants, à raisonner avec les raisonneurs. Il les abandonne de propos délibéré, en prenant l'offensive, c'est-à-dire, en attaquant à son tour cette Raison au nom de laquelle les adversaires de la croyance ont toujours marché de l'avant, en marquant ses faiblesses, en soumettant son principe à un autre principe, celui de l'autorité.

Il la renvoie aux "affaires de minime importance," les seules dans lesquelles il lui permette d'intervenir; il ajoute: "Notre tendance à croire le contraire est illusoire, présomptueuse comme celle d'un enfant qui s'imagine conduire la correspondance parce qu'on lui permet de timbrer les lettres." Séparant leurs domaines qu'on a trop longtemps et surtout trop complètement confondus, il rompt violemment avec les doctrines purement spéculatives: "Je fais table rase des théories, pour admirables qu'elles puissent être, qui ne peuvent plus prétendre à un pouvoir philosophique effectif, qui n'ont plus de titres réels à nous offrir un spatème raisonné de connaissances et sont incapables de prouver leur valeur en fournissant actuellement les bases de conviction." Et il proclame que, sur ce terrain, la Raison est bien petite: "Si nous voulons trouver la qualité qui nous élève au-dessus de la brute, il n'est pas exagéré d'affirmer, quoique ceci puisse avoir une saveur paradoxale, qu'il nous faudra la chercher un peu dans notre faculté de convaincre et d'être convaincus par le raisonnement que dans notre capacité d'influencer et d'être influencés par l'autorité.

Voilà qui est net, et *nouveau*,—et qui nous ramène, par un autre chemin, à la thèse que soutient M. Brunetière dans son retentissant écrit: "La banqueroute de la science." L'on a abusé de la Raison. L'on nous a fait en son nom des promesses qui n'ont point été tenues. On lui a demandé autre chose que ce qu'elle peut donner. On l'a prise pour une idole alors qu'elle n'est qu'un outil. Remettons-la à la place qui lui convient. Qu'elle ne cherche pas à pénétrer les mystères du monde surnaturel: elle ne saurait. Qu'en s'exerçant dans ce monde-ci, elle ne cherche point à régler la vie: dans ce domaine-là, elle apporte plus de trouble que de clartés,—et l'histoire nous renseigne sur ses écarts prodigieux.

***

On comprend qu'une telle dialectique ait séduit M. Brunetière, qui la soutient, dans sa préface, avec beaucoup de force et d'éclat. Je crois qu'elle est susceptible d'attirer encore et de rallier beaucoup d'esprits proches du sien. Car les signes se multiplient autour de nous, qui témoignent d'un grand désir, d'un grand besoin de revenir à des "croyances" plus solides à la fois, plus fécondes et plus "positives" que celles dont le siècle a tâché de se contenter. On commence à se douter que l'affaire essentielle de la vie, ce n'est pas de savoir: c'est de vivre; que cette science-là est plus difficile qu'aucune autre; qu'il y faut d'autres secours que pour étudier les lois de la nature.

On commence à croire qu'après avoir beaucoup cherché, l'on ne peut trouver mieux que ce qu'ont deviné les hommes à l'aurore de leur existence collective, au jour lointain où des institutions prophétiques allumèrent les flambeaux qui les a guidés dans leur route obscure,—et que des mains imprudentes ont quelquefois tenté de l'éteindre. Seulement, le retour est difficile; il y a des chemins qu'on ne refait pas sans efforts; et parmi les plus avisés, quelques-uns désespèrent de le croire impossible.

Le volume que nous venons de lire apportera un vigoureux appui à ces ferveurs inquiètes et contribuera sans doute à hâter le moment où l'on rendra—j'emprunte cette forte expression à M. Brunetière—"parmi les fondements de la croyance, leur place naturelle au sentiment et à volonté."

Il faut marquer, cependant, qu'il s'adresse à ceux qui, comme l'auteur du livre et celui de la préface, voient surtout dans "la question religieuse" une "question sociale." Les âmes inclinées au mysticisme, que les contacts du siècle ont égarées hors de leur vraie route, n'y trouveront que peu de réconfort. C'est que pour celles-là il n'y a qu'une seule base à la "croyance," qui est la "foi": l'autorité, pas plus que la raison raisonnante, ne peut leur remplacer la grâce—l'éclair du chemin de Damas.

SE NON E VERO, E BEN TROVATO.

On se rappelle le bruit que fit il y a quelques dix ans le juge d'instruction Vignaut inventant l'instruction au téléphone.

C'était que jeu d'enfant à côté de l'Amérique où la justice sereine vous condamne très bien téléphoniquement.

L'autre jour, procès-verbal était dressé à New York contre un négociant pour infraction aux règlements interdisant aux magasins d'encombrer les trottoirs. Mais ses nombreuses occupations ne lui ont pas permis de se présenter devant le tribunal. Alors, il a couru au téléphone et l'entretien suivant s'est engagé:

—Allo! allo! monsieur le recorder, je me reconnais coupable.

—All right! Dix dollars d'amende, a répliqué le téléphone.

—Entendu. Vous envoie argent par un de mes commis.

Et voilà!

Il prit et rejeta de la sorte une vingtaine de gorgées....

La jeune fille restait inerte....

Dans une ardente prière toute la ferveur du pauvre garçon s'éleva vers le ciel, sa ressource dernière....

Il demandait à Dieu de lui permettre de sauver, fût-ce au prix de la sienne, cette existence....

Tout à coup il lui sembla percevoir un léger tressaillement....

Sous l'influence de la douleur, sans doute, la jeune fille revenait à elle....

Elle retira sa main et poussa un léger soupir.

Néanmoins, elle ne reprenait pas encore ses sens....

Paul, lui, transfiguré par une espérance folle, s'était dressé, l'avait prise à bras-le-corps, la suppliait, la secouait doucement.

—Lise, ma chère Lise, je vous en conjure, ouvrez les yeux, parlez moi, répondez-moi....

Puis, prêt à sangloter:

—Ce n'est pas encore assez sans doute, gémit il.... Allons....

Et doucement, il voulut reprendre cette pauvre petite main qui se raidissait instinctivement.

Mais la jeune fille, pour tout de bon cette fois, renaissait à la vie....

Elle ouvrit les yeux et fit un effort comme pour se mettre sur son séant.

—Lise, ma chère Lise, implorait toujours le musicien....

M. l'enfant, qui avait laissé re[illegible] tête, tourna les yeux [illegible] la succession

—C'est moi, moi, Paul, insista-t-il.

La jeune fille passa la main sur son front.

Sa voix se fit entendre.

—Oh! quel horrible cauchemar, murmura-t-elle, oh! ce sang!

Elle voyait enfin, elle reconnaissait son fiancé, qui de nouveau s'était agenouillé à son chevet.

Elle poussa un léger cri et par un mouvement instinctif essaya de ramener sur sa poitrine le peignoir de nuit qui venait de s'entr'ouvrir.

—Par grâce, mademoiselle Lise, fit le jeune homme, la voix étranglée; par grâce, ne criez pas, n'ayez pas peur....

C'est moi Paul, Paul Villars, votre ami et vous ne rêvez pas...

Essayez de me comprendre....

Je vais vous expliquer par quelle suite incroyable d'événements vous vous réveillez pour ainsi dire entre mes bras....

Ou plutôt, ne me demandez rien.... je vous dirai plus tard... le temps est trop précieux...

Si vous vous sentez assez forte, il faut vous lever et fuir sans perdre une minute....

La douce enfant s'était assise maintenant....

Ses yeux allaient de son doigt mutilé aux maculatures du drap, et au visage de Paul, barbouillé de rouge d'une façon qui eût pu paraître plaisante, si elle n'eût été si tragique.

—Oui, oui, continua le musicien, vous ne me comprenez pas, vous ne pouvez comprendre tout de suite....

Eh bien! en deux mots voici la vérité:

On a voulu v